



Vol. V.—No. 53.

MONTREAL, JEUDI, 31 DECEMBRE 1874

ABONNEMENT, D'AVANCE, \$3.00.  
PRIX DU NUMERO, 7 CENTIMS.

#### AUX LECTEURS

Pour des raisons qui me sont personnelles, je cesse aujourd'hui d'être rédacteur-en-chef de *L'Opinion Publique*.

Nos fidèles abonnés me permettront, à cette occasion, de les remercier de leur patronage et des sympathies qu'ils m'ont accordées. L'année 1874 a été la période critique pour ce journal, mais il l'a traversée sans en être aucunement affecté. Je laisse *L'Opinion Publique* toujours solide et prospère; je ne doute pas que la nouvelle administration ne lui assure d'autres succès.

J'en vois une preuve dans le choix de mon successeur, qui sera monsieur A. Achintre, dont nos lecteurs connaissent le talent original. On ne pouvait s'adresser à un écrivain d'un goût plus sûr. Si la chose peut intéresser quelqu'un, je dirai que je reste son collaborateur.

OSCAR DUNN.

L'administration avertit les lecteurs de *L'Opinion Publique* que le changement de rédaction que M. Dunn leur annonce, servira d'occasion pour donner à ce journal une nouvelle physionomie qui plaira à une immense majorité d'entre eux. Les gravures seront aussi plus soignées que jamais. Un programme complet paraîtra dans le prochain numéro.

#### BIOGRAPHIE DE M. PARENT

Nous publions aujourd'hui, à l'exclusion de plusieurs articles, la première partie d'une biographie de M. Etienne Parent. Cette étude a paru d'abord dans la *Minerve*; elle est très-bien faite, nos lecteurs y reconnaîtront la marque d'un de nos meilleurs écrivains.

#### M. ETIENNE PARENT

Le télégraphe nous a appris, le 22 courant, la mort de celui dont le nom est inscrit en tête de ces lignes. Trois générations de patriotes pleureront sur cette tombe qui emporte à la fois l'homme de pensée, d'action et de dévouement. Pour nous, journalistes, c'est un devoir de première instance que de parler de lui, de sa carrière si fructueuse pour la cause des Canadiens, si universellement acclamée par les amis du Canada. Il était le doyen de la presse en ce pays; c'est de sa main, pour ainsi dire, que nous tenons la plume de combat, et c'est en grande partie son enseignement qui a été le mot d'ordre de nos champions au parlement depuis une quarantaine d'années.

Il n'y a pas dans notre histoire de figure plus nettement accentuée que celle de M. Parent. Par son physique, son langage, la tournure de son esprit, la franche et cordiale manière qu'il mettait en tout, c'était un ancien Canadien, de ceux de l'autre siècle, impossible de s'y tromper. Il avait gardé de plus une chose que du temps de sa jeunesse on prisait fort et que tous les Canadiens mettaient au-dessus des autres ambitions: l'amour de la patrie. En 1874, comme soixante ans auparavant, il estimait qu'avant tout il faut être canadien et l'être résolument. La fermeté de sa croyance en nos destinées ébranlait souvent les moins crédules. En de certains moments, il refusait de croire ceux qui se montraient prêts à exprimer des doutes sur notre avenir national. « Vous manquez donc de courage! s'écriait-il; vous ne savez donc pas que pendant un siècle il nous a fallu, en maintes circonstances, avoir raison deux fois et le prouver quatre fois; eh bien! ce n'est pas un motif pour battre en retraite. La lutte nous va; à quoi sert de craindre! ». C'est en l'écoutant parler que l'on comprenait le patriotisme des hommes de nos premiers parlements.

Le fondateur de sa famille en Canada fut Pierre Parent, né en 1610 à Mortagne, dans le Perche, paroisse et province qui ont le plus contribué à peupler Beauport, près de Québec. Pierre Parent épousa à Québec, en 1654, Jeanne Badaeu, et s'établit à Beauport, sur une terre que ses descendants possédaient encore tout récemment: il y mourut âgé de quatre-vingt-huit ans. La longévité est un apanage de la famille Parent.

Des anciennes familles de Beauport qui sont restées dans la paroisse et qui ont eu et ont encore des représentants dans les ordres sacrés, la politique, les professions, le haut commerce, on peut citer en première ligne celles des Langevin, des Grenier, des Clouet et des Parent, qui sont toutes alliées entre elles.

Etienne Parent naquit à Beauport le 3 mai 1801. Il n'avait que treize ans lorsque, au moment où se terminait la guerre, son père l'envoya au collège de Nicolet, institution si chaleureusement patronisée par Mgr. Plessis. Nous donnons ici la liste de ses condisciples de première année: Jean-Baptiste Duguay, cultivateur de la Baie du-Febvre; Lewis Blumhart, Québec; William Blumhart, médecin, Québec; Charles Mondelet, juge, Montréal; C. F. Baillargeon, archevêque, Isle aux-Grues; Pierre-Damasse Ricard, prêtre, Ste. Anne; Pierre-Horace Panet, avocat, des Trois-Rivières; Calixte Bellemare, ecclésiastique, Yamachiche; Thélesphore Kimber, notaire, des Trois-Rivières; F. X. Brunelle, Pierre Dussault, Michel Leclair, Lotbinière; F. Jutras dit Lavallée, cultivateur, Nicolet; Guillaume Cressé, Nicolet; Louis Charles Cressé, avocat, Nicolet; Jean-Baptiste Parent, Nicolet; Michel Seguin, notaire; L. Hyacinthe Caron, cultivateur, Nicolet; John Cuddy et Alured Cuddy, Angleterre. Celui qui faisait la classe des éléments était M. Jean-François Gagnon.

Avant Nicolet, le jeune Parent avait fréquenté une école primaire à Québec. Malgré la guerre américaine, les efforts de quelques amis de l'instruction publique réussissaient à maintenir ça et là une école, mais il y avait loin de ces débuts à l'enseignement du Séminaire de Québec ou du collège de Nicolet, quoique, à la vérité, ceux-ci fussent encore peu avancés.

Vers 1817, alors que la lutte de l'oligarchie anglaise contre l'élément canadien suspendue par la guerre, commençait aussi vive que jamais, le jeune Parent fut appelé de Nicolet et mis au Séminaire de Québec pour y continuer ses études.

Son talent d'écrivain, remarqué d'abord par les camarades de son âge, devint bientôt un sujet d'observation pour ses professeurs. Que voulait ce jeune homme qui paraissait compter sur sa plume alors que l'art d'écrire était si peu cultivé, que les carrières professionnelles et politiques s'en passaient presque entièrement?

Les circonstances étaient du reste assez alarmantes pour les professeurs du séminaire. Les attaques des journaux anglais, les mesures soumises Aux Chambres, enfin la détermination évidente d'écraser les Canadiens, rendaient la position de ceux-ci très-critique. Les jeunes têtes s'enflammaient; un ou deux élèves brouillons pouvaient compromettre le séminaire et attirer sur cette maison les rigueurs du parti anglais. Parent, qui lisait ce qui lui tombait sous la main, avait, comme tous ceux de son temps, le choix entre des mauvais livres et des livres plus mauvais encore. C'est un fait bien constaté que nous

n'avons eu pour tout partage après la conquête, jusque vers 1836, que des écrits de l'école de Voltaire. Les encyclopédistes régnaient dans tout l'éclat de leur gloire. Le clergé possédait bien quelques livres, mais c'était chose trop précieuse pour risquer de les voir se perdre en la prêtant. Que de jeunes gens ne sont revenus que tardivement des erreurs puisées à cette époque dans les philosophes du siècle dernier, et combien n'ont jamais pu se reconnaître avant de mourir!

En 1818, le parlement fut saisi par la majorité canadienne du projet de voter la liste civile, comprenant tous les salaires provinciaux. Puisque nous payons de notre bourse il était juste que nous eussions le droit de décider à qui et dans quelle proportion se feraient les déboursés. Les fonctionnaires et les sinécristes, tous anglais ou au moins partisans dévoués de l'oligarchie qui avaient la haute main dans les affaires, redoutaient la votation de la liste civile par l'Assemblée et luttèrent de toutes leurs forces contre la majorité des députés, c'est-à-dire contre l'élément canadien.

Depuis 1810, époque où le gouverneur Craig avait fait arrêter la presse du *Canadien* et emprisonné les rédacteurs de cette feuille, nous n'avions pas de journal pour soutenir notre cause. En revanche, le *Mercury* et quelques gazettes anglaises de moindre importance, nous menaient la guerre avec une ardeur peu chevaleresque. Réunissant les débris de l'atelier saccagé par les soldats de Craig, quelques hommes politiques tentèrent de remettre sur pied le *Canadien*, qui reparut en 1819, ouvrant ainsi une porte sur la place publique à ceux qui pouvaient tenir une plume. La tentative de créer une tribune populaire ne réussit pas, à cause de la politique ambiguë de ses inspirateurs, lesquels ne représentaient qu'une fraction du parti canadien. Le *Canadien* de 1819 se tua en attaquant le Dr. François Blanchet, membre influent de la Chambre depuis une dizaine d'années, l'un de ceux qui avaient été emprisonnés par Craig pour avoir fondé et écrit l'ancien *Canadien*.

M. Blanchet se détermina l'année suivante à rétablir le *Canadien*, qui parut au commencement de 1820, ayant M. Flavien Vallerand pour imprimeur, et selon les apparences, un comité de collaboration pour le rédiger sous la conduite du Dr. Blanchet. Etienne Charrette, âgé de 22 ans, était le rédacteur ostensible. Curé de St. Benoit, on sait le rôle qu'il a joué en 1837.

Dans son numéro du 16 août 1820, le *Canadien* rend compte des exercices littéraires du Petit Séminaire de Québec. . . .

« La séance du soir s'est terminée par un plaidoyer, dont le sujet a été la conspiration de Philotas contre Alexandre. Le plaidoyer a été si bien exécuté, que pour faire honneur aux auteurs l'on se fit un vrai plaisir d'inscrire leurs noms sur ce papier. (1)

Juges:—Messieurs Alexis Mailloux et Etienne Parent.  
Témoins:—Louis Fluet, Edouard Faucher et Jean-Baptiste Harper.

Le roi Alexandre:—Gabriel Cloutier.

Ministre:—Hypolite Dubord.

Secrétaire du Roi:—Louis Poulin.

Philotas:—Augustin Morin.

(1) Le mot "papier" était alors d'un usage plus commun que "gazette" ou "journal."